

La matière et le temps

Confronté à l'univers singulier de Georges Gara, une évidence finit par s'imposer à nous, qui aurait à faire, aussi bien, avec l'entier de l'œuvre. Elle est que, sous des dehors rigoureux et sereins, le travail de ce peintre et sculpteur d'origine hongroise est empreint d'une curiosité comme enjouée à laquelle fait écho une inquiétude contrôlée. Car l'artiste fonde sur une brèche qu'il a vu s'ouvrir un jour dans l'opacité du monde et qu'il a aussitôt tenue pour signe d'une perte dont il aurait à rendre compte. D'où ce vertige auquel semble répondre une grande part de son activité créatrice, lorsque, pour les sauver d'une disparition certaine, elle fait usage et mémoire d'objets apparemment insignifiants (qui sont pourtant tenus pour résidus d'une existence) ou de menus déchets produits par une civilisation de l'avoir. Il s'agit, à chaque fois, des bribes d'une réalité désaccordée qu'il convient d'affronter dans sa sourde brutalité tout autant que dans son extrême fragilité.

Œuvre de questionnement, donc, qui exige une approche protéiforme, tant il est vrai qu'à chaque interrogation doit correspondre une matière et une technique appropriées. Mais qui n'en est pas disparate pour autant. Elle trouve, en effet, une cohérence dans ce constant souci d'adéquation ; une cohérence qui tient, en grande partie, à la capacité qu'a Georges Gara de faire face avec ténacité et humilité, mais sans compromission, et d'affronter aussi bien les ravages du temps sur la matière que l'émouvante permanence du vivant. La quête qu'il poursuit ainsi exige une patience que la concrétude semble à la fois imposer et affermir ; une patience engendrant une endurance qui fait que la trajectoire n'est pas faite de ruptures, mais de strates où se cristallise, à chaque fois, une facette de sa relation au temps.

Le patent équilibre qui se dégage des travaux de Georges Gara est apparemment dû à la même attitude. Car il n'est pas octroyé par le réel. Il est, au contraire, ménagé, conquis par l'expérimentation de ce qui entame ce dernier et par la recherche de ce qui reste au-delà de l'altération. C'est pourquoi l'œuvre n'est jamais de l'ordre du constat. Elle est le fruit d'un écart, d'une confrontation. Elle n'existerait pas sans la réactivité de son auteur, sans sa passion et son sens de la matière et, simultanément, sans son goût pour l'exploration abstraite et théorique du lieu même de la création. La force qui s'en dégage est celle d'une personnalité affirmée qui aura su, très tôt, dépasser les enseignements académiques des années de formation pour n'en retenir que la seule exigence d'une maîtrise technique qui lui permet, quels que soient les matériaux utilisés, du papier à la toile et de l'aluminium au plexiglas, voire même au béton, de concrétiser sa vision.

Il faut peut-être ajouter, ce qui n'a d'ailleurs rien d'inattendu, que cet équilibre est acquis au gré d'oppositions, qui suscitent des mouvements dialectiques où les contradictions de la réalité sont dépassées. S'y esquissent aussi les prémices de la réflexion qui ne cesse de sous-tendre l'élan créatif de Georges Gara. On se retrouve alors, à chaque fois, au croisement de deux courants affirmés, qui, loin de se contredire, semblent s'épauler l'un l'autre. Ainsi, la densité du polymère thermoplastique, dans ses sculptures, ne fait-elle pas barrage à la légèreté et à la transparence. Ce qu'elle enferme n'est jamais contraint. Le dehors et le dedans dialoguent, consonnent au point que le premier finit, comme naturellement, par se trouver compris dans le second. Formes ou objets semblent flotter dans un ailleurs qui leur garantit une troublante inaccessibilité et, même, une sorte de discrète éternité ; sans rien dire d'une liberté aérienne qu'il serait difficile de leur octroyer autrement. Ce que nous percevons alors est de l'ordre d'un instant du monde, dont le murmure serait comme suspendu. Mais il se trouve aussi que, selon l'angle d'observation, un effet de la diffraction de la matière se révèle propice à la sauvegarde d'un secret qui reste à déchiffrer. La sculpture n'est plus alors l'aveu que nous espérons. Elle nous abandonne à nos supputations en présumant que c'est ainsi (et ainsi seulement) que s'instaurera la relation qu'elle appelle et attend. Mais, dans un premier temps, elle nous aura comme opposé une mutité que nous percevons garante de son intimité.

Le plein et le vide constituent, pour Gara, deux autres pôles de l'expérience créatrice. Le binôme que forment ces deux termes me paraît particulièrement digne d'attention. Dans la suite impressionnante de ses Boucliers en aluminium sablé et gravé, l'artiste use de la soude caustique pour créer d'incroyables dentelles qui semblent inconciliables avec la solidité du matériau. Il associe, du même coup, le hasard à l'acte délibéré et ouvre de la sorte, au cœur de l'œuvre, des béances mystérieuses, des vides nous renvoyant au questionnement existentiel. Il en va d'ailleurs de même s'agissant de grandes œuvres sur papier, où la déchirure produit un effet pour le moins comparable. Dans l'un et l'autre cas, la beauté surgit de la perte même et ce qui nous gagne relève d'une sorte d'apaisement dont la cause reste indécélable. La raison, alors, cède le pas à l'impression.

Des peintures sont en opposition féconde avec cette mise en abîme, qui condensent la matière à même le support de l'œuvre. On songe alors à de vieux murs criblés dont les blessures seraient colmatées au ciment frais. La densité, ici, l'emporte, mais en partie, seulement, tant le fond du tableau s'applique à lisser ce qui entoure un morceau de réalité, à le libérer de la pesanteur pour lui permettre de porter témoignage. Dans cette surface moins directement impliquée, des griffures semblent annoncer la prochaine fissure, le prochain désastre. Mais, ici encore, nul reniement d'une esthétique où la beauté aurait pouvoir et fonction de gommer l'ombre de la disparition : un accord calme et profond se dégage de ces compositions qui font contrepoids à l'angoisse du délitement, à l'inéluctabilité de la perte.

Une autre voie encore semble s'ouvrir en contrepoint, qui n'est pas sans renvoyer au travail du graphiste que Georges Gara est aussi. Le trait y retrouve toute sa fonction, qui est d'organiser, de structurer l'espace. Des lignes droites se superposent, s'accumulent et se croisent dans les couches de plexiglas. Une profondeur s'instaure que le papier n'autoriserait pas. La transparence, ici encore, donne à ces méditations une liberté légère que contestent, dans certaines pièces, des treillis ou, en arrière-fond, un enchevêtrement broussailleux évoquant une laine encore vierge. Le besoin de donner consistance se trouve ainsi réaffirmé sous une forme native au sein même de l'abstraction.

Voici donc une recherche qui s'articule sur plusieurs axes et qui ne cesse de jouer de leurs déplacements pour créer un lieu géométrique qui appartienne en propre à son auteur. Il y a du forgeron et du marchand de rêves chez cet artiste qui aime se mesurer à la concrétude, mais qui sait aussi alterner la spéculation et l'intuition. À noter que ces deux derniers modes de fonctionnement, qui ne sont contradictoires qu'en apparence, peuvent avoir partie liée. Il en résulte alors des propositions plastiques d'une robuste poésie, nimbées, parfois, d'une discrète mélancolie. Cela dit, la grande affaire de Georges Gara reste sans doute celle de la relation au temps – en ce que ce dernier consacre une défaite certaine de la matière et de l'esprit. Cette préoccupation nourrit sa création d'un zeste de métaphysique. Les servants d'un art consumériste accouplant trop souvent vide et profit n'ont évidemment cure d'une telle dimension. (Le discours qui convainc et qui vend leur suffit.) Or il s'agit pourtant, toujours et encore, d'un approfondissement de l'acte créateur qui l'affranchit de la vacuité en attestant d'une conscience en éveil et, qui plus est, empreinte d'humanité. Le métier et le talent font le reste. L'œuvre nous touche alors d'avoir pris le risque d'une éprouvante proximité avec l'être voué au néant. Et c'est peut-être bien ce qui lui confère en définitive, comme en l'espèce, une incontestable autorité au-delà d'une bonne raison d'exister.

Pierre-Alain Tâche